

Phénix

Alexie Morin

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, A. (2011). Phénix. *Moebius*, (129), 153–158.

ALEXIE MORIN

Phénix

Ils ont voulu prendre le bébé de sur sa poitrine pour le peser, le mesurer, mais elle a dit non sans rage, puis l'a répété tandis qu'on essayait de la convaincre, qu'on lui dressait une liste de soins et de médicaments, elle disait non, non, non, la voix plate, elle retenait contre elle le bébé qui ne pleurait pas. Elle a demandé une couverture. Elle ne pleurait pas non plus ni ne souriait. Elle avait tout de suite trouvé une contenance de reine, elle exigeait sans lever le ton et autour d'elle le personnel de l'hôpital commençait à croire qu'elle faisait exprès pour les emmerder. Il ne se passait rien dans sa tête, mais elle avait trouvé cette contenance royale et s'y sentait bien. Il y avait le sang, le cordon, le placenta et le vernix mais on s'en occuperait plus tard car le bébé ne pleurait pas, déposé sur ses seins, il regardait sa mère dans l'inconscience même du mot « mère ». Il voyait quelques trous noirs percés à travers le disque blanc de son visage et ce patron familial le contentait, et voilà. Elle aussi voyait plusieurs régions noires et une boule rouge mouillée, et beaucoup de cheveux, elle voyait toutes ses suppositions invalidées : ça ne puait pas, ne la dégoûtait pas, elle n'avait plus mal, déjà. Il n'y avait pas cette grande bouffée d'amour – elle s'en était douté – mais pas non plus de panique. Quelque chose au lieu du rien escompté. Les yeux du bébé étaient deux immenses flaques d'eau opaques. Il ne clignait pas des paupières. Elle a exigé qu'on les laisse tranquilles, elle ne voulait plus voir personne sauf le préposé qui viendrait changer les draps ; on a tenté de lui faire savoir que c'était impossible. Elle n'écoutait pas. Elle essuyait la peau du bébé avec une flanelle. Elle répétait : « Allez-vous-en. »

*

Comme personne ne venait à la maison, ils passaient des jours dans le lit comme dans un terrier. Le bébé prenait son lait et elle restait couchée. Elle oubliait la nourriture, la douche, la brosse à dents. Le bébé dormait tout le temps alors elle aussi. Il dormait nu, une serviette sous les fesses et quand il pissait dessus elle la jetait dans un coin, en direction du panier. Les serviettes s'empilaient et quand elle trouvait la force elle les fourrait dans la machine à laver, en prenait une brassée dans la sècheuse. Bientôt il n'y eut plus qu'une montagne de serviettes propres chiffonnées au pied du lit et une montagne de serviettes sales en boules sous la fenêtre. Plus loin une montagne de ses vêtements à elle. Le bébé n'avait pas de vêtements. Bien qu'elle n'ait réussi à manger qu'une fois par jour, ça s'empilait aussi dans la cuisine, les déchets et la vaisselle. En une semaine le chaos avait gagné tout l'appartement, il avait conquis chaque pouce carré, comme pour s'en protéger elle restait au lit avec le bébé dont elle avait appris à recueillir les déjections dans un saladier, le bébé qui prenait son lait, qui dormait tout nu comme un chiot contre le ventre de la chienne et qui ne pleurait pas. Il ne pleurait jamais. Les voisins ne savaient même pas qu'il y avait un bébé. Elle dormait toute nue avec le bébé tout nu, sur le lit, en se prenant très fort pour une Inuite: **les couvertures lourdes** comme la peau de caribou, les vêtements, les serviettes comme des lames de neige, le soleil entrant par la fenêtre comme le vent boréal. À défaut de bonheur elle ne sentait rien de mal. Pas de détresse. C'est le proprio qui a appelé les services sociaux.

*

On a sonné. Elle avait ouvert les fenêtres. On a sonné, elle a déposé son panier de linge tout blanc au milieu du corridor et a marché lentement au milieu de la poussière lumineuse, toute blanche aussi. Elle s'attendait à l'employé de l'Hydro, peut-être au proprio venu réparer la fissure au plafond de sa cuisine, mais elle a ouvert à une femme aux dents bleutées, qui lui a demandé si tout allait

bien parce que monsieur Lussier avait eu un peu peur pour elle la dernière fois qu'il était passé pour prendre les chèques, et le regard de la petite mère s'est déporté vers le soleil qui entrait par la fenêtre.

Vous sentez-vous bien ? lui a-t-on demandé. Il y avait une infirmière et une travailleuse sociale et toutes ces femmes-là se sont retrouvées sur le divan, la petite mère a offert du café sans vraiment s'en rendre compte, on a refusé comme si faire du café avait été trop dur pour elle, on préférait qu'elle aille chercher le bébé mais la petite mère a dit non. Il dormait et il n'y avait aucune raison valable de réveiller un bébé qui dort. On avait pourtant apporté la balance. Attendez si vous avez le temps, a tranché la petite mère.

*

Elles ont laissé une pile de documents et proféré des conseils : elles ne pouvaient rien de plus, le bébé mangeait, grossissait, n'était pas sale, pas froid, pas malade. Des yeux comme des flaques d'eau, les paupières tombantes, des yeux en amande, pas ronds comme ceux des autres bébés, qui ne vous regardaient pas parce que le bébé ne voyait pas encore, mais tournés vers vous et tranquilles. La mère était encore pleine de l'adrénaline de son accouchement, chacun de ses gestes lent et précis, ses mots péremptaires et doux. Elles l'ont quittée en la plaignant. Sans se donner de raison : une pauvre fille, vingt ans, et un bébé, seuls dans un demi sous-sol de Saint-Henri, on devait la plaindre. Le bébé était beau, il fallait en convenir, plus beau que la moyenne. Si beau mais quel futur pour lui.

*

Elle rêvait de soleil et de chaleur pour elle et lui, la lumière entrait par les fenêtres maintenant ouvertes et elle sentait qu'elle aurait dû se réjouir ; les émotions étaient empêchées à la source, lui chatouillaient les côtes mais rien d'autre, et le bébé gazouillait, fronçait les sourcils à cause du soleil, déjà gros, un peu plus sonore qu'avant. La petite mère avait réappris des gestes simples : boire un

jus d'orange, ramasser le courrier sur le pas de la porte, se rendre à l'épicerie pour acheter du poisson, du riz et des tomates de serre. Elle songeait aux bottes d'asperges et aux paniers de têtes de violons qu'elle ramènerait à la maison à peine un mois plus tard, puis aux fraises, ça la faisait se sentir encore plus légère, fragile, et parfois surgissait dans sa tête le désir de rire, auquel son corps ne répondait pas, elle aurait éclaté, vraiment, elle aurait disparu ; alors elle secouait la tête et ça passait.

*

Elle avait grossi toute seule dans son appartement. N'avait parlé à presque personne. Abandonné ses amis d'avant : ceux qui s'obstinaient l'ont fuie en la voyant énorme et mutique. Folle. Il n'y avait pas de père. Pas de père. Dans sa voix une faille, un louche vibrato : dans le doute, on a couru vers la lumière, de peur d'être aspiré. On aurait pu aider une victime éperdue, une pauvre fille : on l'aurait bercée, consolée, on l'aurait laissée hurler sur sa poitrine ; puis on l'aurait conduite, à petit pas, en tenant sa main tremblante, au sous-sol de l'unité des naissances de l'hôpital de LaSalle. Les médecins lui auraient aspiré ce corps étranger qui s'accrochait déjà fort, elle aurait saigné encore au passage des sondes et des outils de curetage en métal. On lui aurait fourni les calmants, la codéine et les antidépresseurs. On lui aurait payé la psychologue, la thérapie, les massages et le yoga. On l'aurait bien lavée, purgée, et on aurait trouvé normal qu'il lui manque à jamais un petit morceau d'elle, et qu'elle conserve toujours une petite peur des hommes. Personne n'a insisté pour jouer les héros. Il n'y avait rien à dire. Elle ne disait donc rien. Elle a su quand les derniers copains partaient pour la dernière fois.

*

Elle a commencé à avoir mal l'un des derniers matins de décembre. Elle a pris une à une les crampes, en silence, accoudée au rebord de la fenêtre de son salon qui donnait sur le trottoir. Dans son champ de vision, des pneus et leurs

traces sur la neige, des brins d'herbe jaune et des feuilles mortes couverts de fine poudreuse. Les pieds de ceux qui allaient et venaient sur le trottoir et chez monsieur Lussier. Elle a attendu jusqu'au soir, puis les ampoules de Noël enroulées autour des rampes de son immeuble se sont allumées. La pression devenait trop forte. Il y avait du sang. Elle a fourré dans son sac une poignée de petites culottes et quelques vêtements. Le propriétaire a ouvert sa porte et offert un verre de lait de poule : elle a répondu qu'elle n'avait pas le temps. Il fallait aller à un hôpital, n'importe lequel, elle n'avait pas de docteur.

Le bébé est arrivé sans qu'on puisse toucher à la petite mère qui disait non non non non non. Un peu plus fort quand le médecin accoucheur a voulu saisir l'enfant par les aisselles. Elle s'est penchée, arrachant le soluté qu'elle avait refusé qu'on lui mette de toute façon. Rien ne faisait plus mal. Ses mains se sont refermées sur le corps de six livres. Les cheveux étaient blonds, abondants. Dehors, les lampadaires éclairaient de gros flocons de neige en suspension au-dessus du stationnement. Elle les regarderait toute la nuit sans cligner des yeux, le bébé endormi sur elle, le bébé replié comme un crapaud. Un petit garçon avec des mamelons bleutés, un scrotum disproportionné à cause des hormones. Tout était déjà là : un poing avec ses quatorze articulations, un pied qu'elle pouvait prendre au complet dans sa bouche, des muscles parfaitement formés, aussi bien identifiables que ceux d'un petit poulet sans plumes. Un visage nouveau. Elle tentait d'y trouver des traits communs avec le sien, mais le bébé lui évoquait toutes sortes d'animaux : des amphibiens, un poisson, une taupe. Sa respiration empêchée par les sécrétions et ses couinements faisaient penser à ceux de son chat.

*

Le centre communautaire a téléphoné pour lui offrir des paniers de fruits et légumes, des jouets, un chariot à bébé, des vêtements. Elle y va sans demander comment ils ont eu son nom parce qu'il fait si beau. Elle glisse une bouteille d'eau, du fromage, des quartiers de prunes dans son sac, planifie un arrêt au parc, enfile son bikini sous ses

vêtements. Un tout petit maillot qui tient par des ficelles, presque invisibles quand ses cheveux tombent par dessus. Elle se fera bronzer, elle trempera ses pieds et ceux du bébé dans la fontaine. Le bébé pissera dans l'eau et elle trouvera ça amusant.

Chaque matin elle se demande si c'est de la bonne humeur qui monte dans sa gorge. Elle essaie de chanter pour le petit garçon mais n'y arrive pas. Elle chante dans sa tête avec l'idée stupide qu'il entend. Elle sait que c'est stupide. Toutes les frontières sont abolies. Ça ne se formule pas. Le spectre de ses émotions s'est réduit en un petit point: c'est le bébé contre son cœur, qui la tête, qui s'agrippe à son chandail, sous ses bras en croix, tandis qu'elle fait les cent pas dans le corridor pour le calmer, lui sous son écharpe tandis qu'elle marche dehors – en fait elle ne marche pas, ce sont les maisons, la rue, les arbres, le ciel qui glissent autour d'elle. Les mots coulent sur elle de la même façon.